

Ce livre est dédié à tous les hommes et à toutes les femmes qui ont fait de Currières, ce qu'il est aujourd'hui, et ce pour quoi nous y vivons et l'aimons. Dans ce hameau d'altitude, ils étaient isolés et ignorés du monde extérieur. Chacun d'entre eux a été le héros de sa propre vie, ils sont de ces héros qui ne sont jamais dans les livres. Nous ne pouvons pas changer ce qu'ils ont été ou ont fait, mais nous devons les libérer de l'ombre et de l'oubli, les remettre à la lumière, afin de nous instruire et de nous émerveiller. Ces hommes, travailleurs, discrets et obstinés, n'étaient pas obsédés par un besoin d'éternité. Ils ne rêvaient pas d'un autre sommet, celui où siège la célébrité. Mais la postérité finit toujours par reconnaître ceux qui le méritent. Voilà pourquoi ils doivent rentrer aujourd'hui dans la petite histoire, leur histoire, celle de leur hameau.

CE HAMEAU OUBLIÉ

Après plusieurs kilomètres de rude montée, sur une route sinueuse à virages serrés, nous arrivons au col de la Planète à presque 1100 mètres d'altitude. À cause du fort dénivelé, cette route est comme collée au flanc de la montagne, parfois comme taillée dans la roche pour mieux s'accrocher, et ne pas se



perdre loin de notre arrivée. Elle est partout torturée par les racines, lézardée et trouée par les intempéries. Non, ce n'est pas encore l'arrivée,

mais un début de descente, avec l'entrée sous une frondaison épaisse et sombre de la forêt. Est-ce donc le chemin qui n'en finit pas, celui qui n'aboutit nulle part ? Ou bien est-ce le chemin qui mène à ce qui est bien caché, à l'insoupçonné, à l'improbable trésor, à l'éden toujours recherché, là où se trouve le monde digne de nos désirs ? Un peu plus bas, une trouée, l'horizon s'ouvre à nouveau et découvre un vallon. Cette vue engendre instantanément des impulsions singulières, des émotions fugitives et surprenantes. Au creux du vallon, s'abrite un hameau bien intégré à l'espace reprofilé par l'homme, où tout ne respire que continuité et harmonie. Ce hameau est posé à mi-pente, à l'abri du froid et du vent, à proximité de l'eau et sur un léger replat. La pierre de schiste domine ; sa couleur sombre fait confondre les pierres des constructions avec celles des talus et des chemins. Tout y semble simple, orienté vers l'utilitaire, sans recherche de superflu et d'enjolivement. Ce hameau est d'une beauté rare et sauvage, presque primitive. Il est barré au nord par la crête verdoyante et boisée de la montagne du Bougès. À l'est, vers Trabut et la Roche, se trouve un mont, le mont Crépou, bombé et trapu, au sommet dénudé, roux de callunes et de reflets dorés. De loin, le hameau et ses prairies semblent être un îlot de vie posé dans la forêt, au milieu d'un relief tourmenté, fait de ravins profonds et abrupts, et de crêtes longues et effilées.

Nous arrivons au bout de la route goudronnée, nous descendons de voiture... et la sensualité est tout de suite fortement sollicitée. C'est l'odeur forte des genêts, la fraîcheur et la pureté de l'air, le bruissement feutré des insectes, et l'explosion des couleurs rehaussées. Personne n'est autour, mais il s'établit un contact surprenant, doux et mystérieux. Il s'agit d'une rencontre émotionnelle furtive avec les gens qui ont fait ce lieu. Nous sentons leur présence diffuse, et le poids de leur riche passé. Au premier regard, nous voyons que l'horloge du temps qui passe s'est détraquée et a fini par tout paralyser. Et puis, il y a ce silence profond et troublant, qui surprend, vous prend dans son enveloppe feutrée et vous pénètre pour ne plus vous quitter. Imperceptiblement, l'esprit s'allège, se libère du corps, neutralise la raison et échappe à tout contrôle. Il y a comme une invitation à quelques secondes d'un premier et fugitif vagabondage de l'esprit. Pas de doutes, nous sommes bien arrivés, nous nous sentons détendus et rassurés, avec comme une forte envie de s'attarder, et de ne jamais s'en retourner. Sans le réaliser, nous venons d'entrer dans un monde différent ou nouveau pour certains, ou fui et oublié par d'autres. Mais très vite, le charme se dissipe, nous sommes alors saisis par un sentiment de nostalgie, un sentiment de quiétude... le temps s'est arrêté : nous venons d'arriver à Currières, hameau de la commune de Cassagnas en Lozère.

Nous ne pouvons pas vivre dans un lieu et dire l'aimer sans s'intéresser à ses hommes et à son histoire... Ici, l'exercice est encore plus compliqué, car le hameau ne comporte qu'une dizaine de maisons. Il n'est qu'un parmi tant d'autres de la commune de Cassagnas. Le périmètre des recherches est forcément extrêmement limité. Le risque est de devoir se contenter des quelques informations et anecdotes reçues sur la placette du hameau, et de ne pouvoir aller au-delà des dernières murettes qui le bordent. De plus, il faut éviter de déranger, de créer de l'agitation inutile et stérile dans ce monde où tout s'est arrêté. Il n'y a pas de château avec sa dynastie de seigneurs,

avec ses tours, ses souterrains et ses oubliettes. On n'y trouve pas d'église, ni de temple. Nulle trace de documentations historiques déjà bien archivées et prêtes à être exploitées. Des archives sont bien disponibles pour la commune, mais lorsque les hameaux y sont mentionnés, ils le sont trop souvent succinctement. Le peu qui a été conservé est maintenant dispersé dans des familles à jamais éloignées. Très peu « d'anciens » sont encore vivants. On ressent parfois chez quelques-uns de la pudeur à partager certains souvenirs et encore plus certaines photos, lorsqu'elles existent. Comme pour leur mode de vie, leur cœur n'a pas changé, ils sont restés loyaux et satisfaits de leur passé. Mais à force d'être oubliés et méprisés, ils sont devenus réservés, et même méfiants, et surtout chiches de leurs histoires et de leurs secrets. Après le profond et fascinant silence de ces montagnes désertées, c'est le grand vide de la mémoire du hameau qu'il faut surmonter. Comment vivre heureux avec un tel abîme de mémoire ! Il est impensable de se contenter d'être les héritiers de ce seul silence, et d'être condamnés à rester orphelins de notre histoire. On ne sait rien ou si peu, et même faire semblant de savoir est difficile. Il y a pourtant tellement de choses à voir et à dire, de ces choses pour lesquelles les paroles et les écrits ne rassasieront jamais assez. Heureusement, Currières est un lieu où la richesse ne se mesure pas à l'épaisseur des archives et au nombre de témoignages encore disponibles. Il y reste le principal, il y a des hommes. Derrière chaque fenêtre, derrière chaque porte, se trouvent une histoire humaine unique et un patrimoine qui ne demandent qu'à être connus et dévoilés. Tous ces hommes ont été sous-estimés de leur vivant, et souvent maltraités par le monde extérieur. Ils n'étaient pas de géniaux inventeurs ou de grands bâtisseurs, et leur histoire se résumait à leur vie. Ils n'étaient pas trop grands pour leur propre histoire, et le monde extérieur les voyait comme petits. Ils faisaient partie de ces antihéros, sensibles et au cœur plein d'amour, où l'attraction de départ que l'on avait pour eux devenait toujours de la

fascination. Aujourd'hui, il serait indigne de rajouter l'oubli à l'ignorance. Ne pas se sentir concerné, c'est devenir coupable. Durant leur vie, leurs paroles n'étaient pas creuses, mais leurs voix sans réputation étaient celles des discrets et donc des invisibles. Si avec la mort leurs voix sont devenues inaudibles, elles ne doivent pas pour autant rester anonymes. Il est grand temps de savoir écouter et transmettre l'écho de leurs voix par-delà leur mort. Il faut admettre que les livres ne racontent que l'histoire des grands et des plus fortunés. Ils oublient trop souvent la masse des besogneux, ceux qui n'ont pas de château, et qui n'ont laissé ni grand nom, ni fait d'armes, ni récits. Aujourd'hui, ces hommes méritent d'être tirés de l'oubli, de recouvrer notre estime et de regagner nos cœurs. Ils sont définitivement partis, il n'est pas question de leur résurrection, il s'agit juste d'une manière de les faire réapparaître à la lumière. C'est comme accueillir des fantômes venant du plus profond de la nuit et de l'oubli, pour les éclairer à nouveau de la lumière de la vie. S'ils n'avaient pas existé, nous n'existerions pas non plus. Ces ancêtres aux visages inconnus sont partis, mais ils vivent encore dans nos corps et dans nos cœurs, en nous et par nous. La vie appartient toujours à plus ancien que soi, et ils ont fait de nous ce que nous sommes. Ces êtres bien-aimés sont morts trop jeunes ou trop tôt, bêtement ou inutilement, toujours injustement, et à jamais inacceptablement. Leur vie a pour toujours disparu, mais reste à jamais présente, voilà ce qui nous rend légitimes et responsables. Voilà pourquoi ces hommes, qui étaient là auparavant, doivent encore être là aujourd'hui. Ils ont tout fait pour nous et le moment est maintenant venu de tout faire pour eux. L'occasion est là pour dire les choses de leur vie et de nous informer. Comment ne pas aimer le mystère de ces êtres qui vivaient dans le rapport heureux et cohérent entre l'ensemble des parties qui forme la vie ! En me penchant sur leur destin, je n'ai jamais été aussi troublé et bouleversé. Mais attention, le piège du prisme déformant est à éviter ; il

ne s'agit pas de réinventer leur vie pour la rendre intéressante ou originale. Il ne s'agit pas de les imposer, de commettre une effraction dans leur intimité, de s'apitoyer, ou de les censurer. Pas question de céder à la tentation de reconstruire leur vie à coups de clichés, ou de tomber dans le trop disant. Point trop n'en faut. Le dessein porte ici plus sur la reconnaissance après une longue et cruelle absence que sur une inutile revanche...

Malgré tout, le défi reste entier. Écrire un livre sur un tel hameau ne s'improvise pas, et se conditionne d'abord à un amour sincère pour le lieu. Il faut savoir collecter les informations comme un documentaliste et les restituer comme un amoureux du lieu. Il faut être certain que seul le grand cœur va s'exprimer et procurer du bonheur, car ici, on n'écrit pas sur ce que l'on sait, mais d'abord sur ceux que l'on aime. C'est avant tout une histoire d'amour, une histoire de l'oublié, en allant là où personne n'est encore jamais allé chercher, et cela est nouveau pour le hameau ! Il faut aussi espérer que l'écriture de cette histoire reflétera correctement les informations et saura exprimer les sentiments sous forme de mots. Gagner la confiance et l'adhésion des habitants est un impératif. Mais trouver un fil conducteur est aussi indispensable pour ne pas finir par une embardée, et ne pas être trop vite moqué. En l'espèce, le défi est de constituer un ensemble cohérent à partir des informations trouvées, et non pas à partir d'un plan initial bien élaboré. Il faut avoir au départ un peu d'inconscience et beaucoup de cet amour d'autrui qui pousse à écrire. Il faut avoir la fraîcheur d'un élève curieux de tout, le temps d'un retraité, la patience d'un investigateur de détails, et beaucoup de chance, pour espérer trouver un contenu suffisant et cohérent. En résumé, l'idée est bonne, le pari est osé, s'y essayer est possible, mais la réalisation reste très improbable, car rechercher n'est pas trouver. Le grand écart doit donc être réalisé et assumé, pour un résultat non assuré...

Le privilège des habitants est de vivre dans un décor qui leur ressemble. Ainsi, l'architecture est à l'image des hommes qui y habitent. Elle est simple, spontanée, et aux formes équilibrées. Il n'y a pas d'ambition pour un quelconque absolu ou sacré, tout est orienté vers la fonctionnalité du bâti. Leurs maisons sont massives et robustes, comme leurs valeurs sont uniques et vraies, et que leur réflexion est précise et aisée. Les murs sont bien structurés, avec les grosses pierres bien imbriquées et les petites pierres pour caler, comme pour leur vie et leurs idées. Leur caractère est puissant et résistant, comme leurs murs et le bois de leur forêt. Cet habitat simple réunit à sa façon les hommes et la nature ; on sent cette proximité des hommes et de la pierre. Les murs sont imprégnés de leur odeur et de l'humidité de leur sueur ; ils reflètent leurs meilleurs souvenirs et résonnent de leurs plaisirs les plus intimes. L'écoulement du fluide de leur vie semble même s'être mêlé au suintement de l'humidité. La charge continue et éternelle de ce contact intime est immédiatement ressentie, et elle est ô combien rassurante et vivifiante ! Ces murs, véritables remparts pour la vie sereine et bénie, ont su briser la force du vent, résister à la brûlure intense du chaud et du froid, être imperméable au lavage incessant de la pluie, et supporter le poids oppressant de la neige. Leur combat le moins facile et le plus intime a été pour contrarier l'intolérance des hommes qui ont essayé de les brûler pendant la Guerre des Camisards. Pour les habitants, l'authenticité des valeurs et la beauté de l'âme sont plus essentielles que la pureté des formes. La maison est un lieu de bonheur avant d'être un lieu de confort, les apparences n'ont que peu d'importance. Elle est un lieu où prospérité n'a pas à rimer avec beauté magnifiée. Nous sommes loin du majestueux ou du sublime, mais proche de l'intime, et il n'y a rien d'épique. La bassesse des plafonds, la sobriété des constructions sans multitude d'ouvertures, sans trop-plein de lumière, confirme qu'il n'y a pas eu de velléité à repousser les frontières de l'imagination, ou à embarquer à l'aventure. Tout pousse à penser que les gens ont voulu rester

pudiques, cachés, et même réticents. Comme partout dans le hameau, il n'y a rien d'insignifiant ou de quelconque. Les efforts conjugués des hommes et de la nature ont fait de ces habitations simples des lieux très particuliers. La beauté fruste et endurente, qui nous questionne et nous impressionne, n'a jamais été une ambition. Elle est par contre devenue aujourd'hui une particularité indiscutable. Leur bâti est une fresque sobre et captivante, une véritable illustration qui explique, raconte pour eux, et qui récapitule bien leur vie. Chaque maison est ainsi devenue éligible au statut de temple particulier, pour ces habitants tous protestants. La Bible, la charrue et la faucille, qui sont les bases de leur vie bien rangée, se sont retrouvées bien abritées et mieux protégées.

Avec le temps et l'abandon, le hameau est devenu un lieu de rêveries avec toutes ces pierres enveloppées d'énigmes et de magie. Le calme intime et dense des choses, qui précède le questionnement, laisse le champ libre à l'envoûtante flânerie de l'esprit. Très vite, l'imagination est excitée ; elle tente de déchiffrer ce doux sentiment et de démystifier cette collection d'émotions. Tout se perçoit par oscillations mesurées, tout s'appréhende sans à-coups superflus. Il y a une envie irrésistible de soulever ce voile aérien et transparent couvrant les pierres, pour faire partie des initiés. L'expérience sensorielle est unique, la raison est brouillée et la vue floutée. On se sent comme enjoué, envahi et porté par un insaisissable bien-être, un bien-être difficile à caractériser et à retenir, mais dont on garde la délicate caresse longtemps imprégnée en soi. Il y a comme un appel insistant à sentir pour ressentir, à voir pour imaginer, à écouter pour percevoir, à admirer pour apprécier, sans limites et en toute intimité. La mélancolie domine, on touche aux limites du raisonnable pour l'homme, on frise l'irréalité et on peut finir par imaginer le tragique. On ressent un encouragement à trouver l'équilibre intérieur comme peu de lieux ailleurs. On veut aller au bout de l'invraisemblable, on sent une liaison qui fait penser à l'ultime, à l'endroit où le profane rejoint le sacré. Comment

ne pas s'émerveiller devant ce monde impossible et mystérieux, où tout bourdonne de vie et d'émotions, et où pourtant presque rien n'a changé !...

Une nature exceptionnelle de beauté les cernait et les occupait pleinement. Les gens étaient véritablement emprisonnés dans leur travail, car bien surchargés de besognes et de corvées. Heureusement, chacun était formé très jeune au goût de l'effort, chacun devenait vite dur au mal, et cette lutte sans relâche finissait par devenir une routine solidement enracinée en eux. Il donnait à chacun sa raison d'exister et de trouver sa place. Tous vivaient par et pour le travail. Il était la charpente de leur vie, il nourrissait, rendait autonome, générait le respect de la famille et des voisins, et octroyait la dignité. La vertu et la vraie valeur étaient dans le travail de la terre. La bonne récolte et la santé des bêtes bien grasses étaient les preuves du travail bien fait, de la réussite matérialisée et non discutée. Il était la colonne vertébrale qui leur permettait de rester debout, fier et à l'abri du mépris. Ce travail obligé et incontournable pour vivre avait été comme un calmant, un remède aux malheurs et à la tristesse, et par là même un refuge pour la paix de l'esprit. Heureusement, le plaisir de travailler ensemble, en bonne intelligence, dans la fraternité et la gaieté, donnait à ce dernier une sensation de moins pénible. Enfin, associé à la foi en Dieu, il fédérait les gens entre eux ; il les portait et leur permettait de tout supporter. Dans cette vie sans vacances et aux loisirs limités, la communauté n'accordait aucun respect, ni ne tolérait les inactifs alors considérés comme négligeables et inutiles. Cela venait confirmer l'adage selon lequel, en Cévennes on voit toujours tes veines. L'oisiveté, ici assimilée à la paresse, était un état qui s'accommodait mal de cette altitude et de ce climat. Elle était l'apanage des gens qui s'ennuyaient, elle était toujours rejetée et l'environnement ne permettait pas de se dérober. Les gens travaillaient beaucoup, avec comme seule limite la lumière du Soleil, afin de se rendre la vie matériellement acceptable et moralement supportable. Chaque

jour, le Soleil se couchait et se levait, comme leur vie s'endormait et se réveillait. Levant et couchant, voilà les deux bornes d'une journée de travail normalement bouclée. Chacune de ces journées était bien ordonnée, et totalement conditionnée par les cycles et les défis permanents de la nature. Leur vie, terriblement physique, n'était finalement qu'une suite de ces journées uniformes et bien réglées, sans dérangements abusifs, sans une multitude de gens différents à rencontrer ou à éviter, sans les données de la vie à ajuster en permanence, sans objectifs à toujours dépasser, loin du rythme excessif et de l'effervescence urbaine avec ses tentations et ses frustrations. Mais pour eux, cette unicité alliée à la simplicité n'était surtout pas à confondre avec banalité. Cette vie d'une certaine façon libérée, avec les variables bien stabilisées, leur apportait l'équilibre pour durer...

En ces temps sans tendresse, leur grand quotidien était toujours le même, fait de plein de petits riens indispensables à la vie.

Mais ces petits riens avaient un grand mérite, ils assuraient la subsistance quotidienne. Ils faisaient beaucoup de bien et constituaient leur vraie vie. Leur grande crainte était le mauvais temps, car leur grand plaisir était la bonne récolte pour bien couvrir les besoins alimentaires de la famille élargie. Que de persévérance face à l'inhumanité de tous les phénomènes météorologiques ! Que d'efforts exigés pour toutes les allées et venues entre leurs parcelles trop petites, trop pentues, trop éparpillées, trop éloignées ! Que de courage et de travail individuel au service du bonheur familial et collectif ! Que d'énergie mise au service de la survie ! Leur moteur était l'amour pour cette nature et cette terre qui les nourrissaient, il était l'amour pour leur famille et leurs voisins. Leur honneur était leur attachement à cette vie et leur dévouement à leur hameau. Leur champ d'honneur était tout simplement leur champ à travailler et à faire fructifier. Ces conditions de vie ne les interpellaient pas, et ils étaient contents d'être eux-mêmes. Ils travaillaient tous au service d'une agriculture de subsistance,

qui ne passera jamais à la modernité. Leurs terres pentues et marquées par trop de morcellement ne connaîtront jamais le remembrement. Les machines arriveront trop tard et le tracteur ne leur sera que de peu d'utilité...